

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 41 (1903)
Heft: 29

Artikel: Les chiens
Autor: X.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-200277>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
Grand-Chêne, 11, Lausanne.

Montreux, Gerbère, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements.

BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE: Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.

ÉTRANGER: Un an, fr. 7,20.

Les abonnements débutent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton: 45 cent. — Suisse: 20 cent.
Étranger: 25 cent. — Réclames: 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



ENVOI GRATUIT

de la collection des *annuaires parus depuis le 1^{er} avril* et d'un exemplaire de l'*Almanach du Conteur, 1903*, à toute personne qui prendra un nouvel abonnement d'un an à dater du 1^{er} juillet.

Lettre ouverte à Messieurs les maris.

Parfaitement, Messieurs, c'est à vous que ce discours s'adresse! Cela vous étonne! Vous n'êtes pas encore accoutumés à voir vos femmes, toujours si résignées, élever la voix devant vous. Bon, c'est une habitude à prendre, et le plus tôt vous la prendrez, mieux vous vous en trouverez, car... bref, vous verrez pourquoi.

Aujourd'hui, nous voudrions vous dire quelques vérités. Oh! quelques-unes, seulement. Si nous disions tout d'une fois, d'abord nous risquerions d'être aussi ennuyeuses que vous quand vous faites de la politique, puis vous vous mettriez de méchante humeur, et en fin de compte, on sait sur qui elle retombe, votre méchante humeur!

Non, nous verserons la médecine par toutes petites doses, pour vous la faire avaler sans grimaces — vous en faites de si laides. Aussi ne discuterons-nous pas la supériorité masculine dans n'importe quel domaine.

La politique! chacun sait de reste qu'elle est réservée aux hommes et que les femmes n'y entendent rien. On objecte il est vrai la grande Catherine de Russie, l'impératrice Marie-Thérèse, la reine Victoria et quelques autres qui ont obtenu une certaine notoriété dans ce genre d'exercices; mais vous nous avez fait comprendre depuis longtemps que ces femmes ne constituaient au fond qu'une exception, une anomalie; ce sont des monstres, quoi. A l'homme seul appartient le privilège de faire et défaire les gouvernements; cela lui fait tant plaisir, et cela nous vaut au moins quelques moments de tranquillité.

Les affaires! L'homme seul sait gagner de l'argent. C'est archi connu, cela. C'est du reste le plus clair de ses mérites, et nous nous garderons de le lui enlever, sans cela, le pauvre, il serait vraiment trop dépourvu.

L'art — avec une majuscule — est exclusivement masculin. Tout au plus la femme connaît-elle l'art — avec une minuscule — un petit art de rien du tout que personne n'a jamais pris au sérieux!

Eh bien, Messieurs, nous acceptons tout cela. Nous disons oui et amen. Seulement nous vous avertissons qu'il est une turlutaine qu'il vous faudra abandonner désormais. Depuis des siècles vous nous menez, pauvres sottes que nous sommes, avec un certain nombre de formules toutes faites, construites pour votre

usage exclusif et que vous nous servez à toute sauce. « La femme est un être inférieur. — La femme est incapable de grandes pensées. — La femme, de par sa nature physique, doit être soumise à l'homme ». Bref, vous en avez une charretée de ces belles phrases. Il en est une cependant qui ne prendra plus, et Dieu sait pourtant si vous en avez fait usage avec succès! C'est la prétendue « simplicité des femmes d'autrefois. » Non, mais nous l'avez-vous servie celle-là. Je connais un ménage, que dis-je, j'en connais dix, vingt, trente, où la pauvre femme ne peut pas mettre un chapeau neuf, ou une nouvelle robe, sans que Monsieur, d'un ton doctoral et pédant, lui parle de la « simplicité des femmes d'autrefois ».

« Les femmes d'autrefois, selon les théories maritales, se vêtaient simplement, et avec modestie. La laine leur suffisait. La coquetterie leur était inconnue. Elles se paraient de leurs seules vertus, et ne ruinaient pas leurs maris en toilettes. » Pour peu que le chapeau sorte de l'ordinaire ou que la robe ait quelques petits plis... la théorie remonte jusqu'à Eve.

« Eve dans le Paradis, — c'est toujours la voix sévère de nos moitiés barbaues qui pérorer, — Eve dans le Paradis, n'avait ni modiste, ni couturière... » Et ainsi de suite. Il y a de quoi développer, — suivant l'humeur du moment, — pendant un quart d'heure, ou pendant deux heures.

Non, laissez-moi rire... qu'Eve dans le Paradis se soit contentée de feuilles de figuier, je n'ai rien contre, quand même je suis bien étonnée, si elle n'a pas réussi à les agrémenter quelque peu. Du reste, comme elle n'avait pas de concurrence à redouter, elle aurait été bien bonne de se mettre en frais. Mais que nos grand'mères aient été si simples... à d'autres, Messieurs les maris. On pouvait vous croire... avant le Festival; aujourd'hui n, i, ni, c'est fini. Nous les avons vues, ces « femmes d'autrefois, si simples et si modestes. » Et nous ne parlons pas de la comtesse de Savoie et des dames de sa cour. Nous parlons des bourgeois qui furent nos rières grand'mères. C'est pour le coup que vous ouvririez de grands yeux et feriez de laides grimaces, s'il nous venait à l'idée de revêtir des toilettes aussi compliquées, aussi chères que celles-là. Et vous pouvez bien parler des modes d'aujourd'hui. La plus petite laitière du XVIII^e siècle n'aurait pas voulu être vêtue aussi simplement que nous le sommes. C'est-à-dire que nous, avec nos robes toutes plates, sans un ruban ni un lacet, de teintes uniformes, c'est nous qui pourrions donner des leçons de simplicité et de modestie à nos grand'mères si coquettes dans leurs robes à paniers, décolletées, agrémentées de rubans et aux teintes si vives. Et pour apprécier un peu vos femmes du XX^e siècle, il vous faudrait avoir à payer quelques-unes de ces toilettes.

Épouses, mes sœurs, faites comme moi désormais. Achetez les photographies du Festival — voici la saison des confitures, vous porterez en compte quelques kilos de sucre de plus et votre époux n'y verra rien — et quand

votre seigneur et maître vous viendra parler sans rire de la « simplicité des femmes d'autrefois », mettez-lui sous le nez par exemple les vieilles bourgeoises de l'acte de Lausanne, et dites-lui bien gentiment: — « Tra la la, mon ami! Regarde-les donc, nos ancêtres si simples et si modestes. »

JEANNE-MARIE.

Pour copie conforme.

PIERRE D'ANTAN.

Précaution de genre. — Un Lausannois rencontre un de ses amis à la dernière représentation du Festival vaudois.

— Vous ici! Mais n'est-ce pas demain qu'on enterre votre belle-mère?

— Non, après-demain; je la fais incinérer à Genève.

— Vous faites bien, on est plus sûr.

Apportez toujours l'argent. — M. Peignette, s'attablant à la cantine de Beaulieu, se trouve nez à nez avec un particulier qui lui doit de l'argent et il le lui fait sentir sans façons.

— Oh! vous me gênez mon plaisir, lui dit le débiteur, je me proposais de vous porter la somme le jour de votre anniversaire, avec mes félicitations.

— Apportez toujours l'argent, je me féliciterai assez moi-même.

Les chiens.

Une exposition canine internationale s'est ouverte hier à Beaulieu. Elle est fort intéressante, autant par le nombre que par la beauté des sujets exposés. Ceux-là même qui n'éprouvent pour « l'ami de l'homme » qu'une médiocre sympathie ne manqueront pas de la visiter.

Sympathique ou non, le chien occupe dans notre vie une place importante, preuve en est la quantité de locutions proverbiales auxquelles il a donné naissance et dont la lettre suivante, écrite par un ardent cynologue à sa fiancée, contient quelques exemples:

Mon chien-chien chéri,

Je suis aux abois. L'accueil glacial que me fit ta mère, hier matin, m'a rendu malade comme un chien. Dis-moi donc, ma tendre levrrette, ce que je lui ai fait pour être reçu comme un chien dans un jeu de quilles. Est-ce qu'elle m'en voudrait de l'avoir vue dans son déshabillé? Mais un chien regarde bien un évêque. Lui déplait-il que je lui dise que tu as du chien et que je t'adore pour cela. Se fâche-t-elle à l'idée qu'elle ne me mènera pas en laisse et que je ferai le chien de Jean Nivelle, qui s'enfuit quand on l'appelle? Toutes ces raisons ne valent pas les quatre fers d'un chien et je donne ma langue aux chiens.

Ah! si tu avais été là, tu aurais aisément rompu les chiens et nous ne nous serions pas regardés en chiens de faïence. Ne m'abandonne pas aujourd'hui, toujours de mon cœur. Bien qu'il fasse un temps à ne pas mettre un chien dehors, j'irai vous trouver entre chien

et loup. En bon chien qui chasse de race, je prouverai à ta mère que je ne lui garde pas un chien de ma chienne et que je ne demande pas mieux que de ne pas vivre avec elle comme chien et chat. Pour l'amour de toi, je ferai même, s'il le faut, le chien couchant.

Ta mère est bonne, au fond ; elle ne voudra pas nous faire une chienne de vie et me condamner à rester perpétuellement dans ma niche de célibataire, où je me couche en chien de fusil. Elle sait que je ne suis pas de la race des chiens hargneux, qui ont toujours l'oreille déchirée, et que si j'ai mon franc-parler, je suis incapable de me livrer à la moindre violence : chien qui aboie ne mord pas. Et puis, si j'ai pu la blesser, n'a-t-elle pas assez de philosophie pour se dire qu'autant vaut être mordu d'un chien que d'une chienne !

Ma petite chienne adorée, dans un mois, si tu le veux bien, nous serons tout à fait l'un à l'autre. J'aurai lâché alors le métier de chien que je fais depuis dix ans. Mon patron, qui n'est pas précisément chien, mais qui n'attache pas ses chiens avec des saucisses, m'a fait la bonne surprise de me confier la direction de sa fabrique, avec des appointements doubles. Nous irons vivre dans notre maison, petite et modeste, mais bien à nous. Tu y verras que le chien en vie vaut mieux que le lion mort et que, de même qu'on ne peut retenir le chien d'aboyer ni le chasseur de chasser, rien au monde ne pourra empêcher deux êtres qui s'aiment comme nous de vivre heureux comme de jeunes chiens qui ne connaissent ni la chaîne ni le collier.

A toi éternellement.

Ton fidèle caniche,
X.

Hercules à cornes.

Jusqu'ici on ne regardait pas les escargots comme des êtres doués d'une force herculéenne.

Le contraire vient, paraît-il, d'être démontré de la façon la plus fortuite.

Le fils d'un fermier s'amusait récemment à faire trainer des brindilles à des escargots ; il avait remarqué la facilité avec laquelle ces bestioles exécutaient cette tâche.

L'enfant voulut alors savoir jusqu'où irait leur force ; aux brindilles succédèrent des petits cailloux que l'escargot traînait toujours avec la même facilité ; il prit alors des poids de quelques grammes et cet animal remorqua aussi facilement, et réussit enfin, en les attachant à un minuscule chariot, à faire tirer par deux escargots un poids de deux livres.

Proportionnellement à sa taille, l'escargot est donc un des animaux les plus vigoureux de la création.

La piodze.

La Luise avai dou boun'ami :
On païsan, on cordagni.
Ti lè dou fasant po lai pllière
Dai biau present, que faillai vère :
Jamé Tiennon, lo païsan,
N'arai fé eimbougni son pan
Tsi lo bolondzi dau velâdzo
Sein fère, quemet 'n hommo sâdzo,
Po la Luise on pucheint quegnu.
Et Toine, lo tire-legnu,
Lai baillive dai dzerrotàire,
Dai rodze, dai bliantze, dai nàire.

Noutra fêmala ne savâ
Lo quin mi lai faillâ amâ :
L'avant ti lè dou lo mim'âdzo
Mima fortena, biau vesadzo.
Ti lè dou, robusto lurons,
L'arant bin fè 'n accordéron

Avoué elia galèza Lisetta
Que tsantâve qu'on aluetta
Et que ti lè dzo sé desâi :
« Po bin chède, foudràï savâi,
A meillâo teimps co l'è qu'affâne
Mê d'ètius, de Tiennon ao Toine. »

On demâ de la mi-juillet
Que plliovessâi on boquet
Lo païsan sé reposâve,
Et fasâi bin, du que lo pouâve.
— Tsi no, vo sède prau qu'on di
Que rè ne pào vo z'einnouyi
Et vo fère dremi pllie rido
Quemet lè fenne, lè remido
Et la plliodze. — Mon cordagni
Desâi : « Mon meti fa gagni
Ti lè dzo, na pas ein campagne
Faut chòma quand l'è que bargagne. »

— L'è veré, repond la Luison.
Ein sti moment, vaité Tiennon
Que sò et fâ : « La bouna piodze !
Ora, mon abondance ' godze ;
Mon bllia, dai pllie gros gran l'arâ
Mon tsamp, porri bin mi l'arâ.
Mon recò dein lo prâ va crète
Lè tchou, lè salarde vant mettre
Dai tite quemèt dai tsaudrons.
Vu pouâi ratseta dou caïons.
Sarâi dai truffies et ma salla ?
Lè jamé z'u vusse asse balla. »

La Luise qu'avâi tot ôtu
Adan fâ ad tire-legnu :
« Per ti lè teimps te tè bregande
Po pouai dzoure apri tè coumande
Et te n'a jamé on moment.
Na pas Tiennon, ein droumesseint
L'erdzet lai vint dein sa catsetta.
Sari 'na frantse bedoumetta
Se m'approtsivo pas de li.
L'è tè que t'i mon boun'ami,
Galé Tiennon, se ein t'arrêdze
Et râva po lo caca-pèdze. »

MARC A LOUIS.

¹ betterave — ² seigle.

La capitale des œufs.

La connaissez-vous ?

On appelle ainsi, la ville industrielle de Kazan, non loin des rives du Volga, qui est le centre du commerce des œufs de toute l'Europe orientale. Ce commerce a pris, il y a une douzaine d'années, un développement imprévu et considérable. Dès 1890, Kazan exportait 50 millions d'œufs.

Aujourd'hui, six maisons principales, étrangères, achètent tous les œufs qu'on apporte sur le marché de Kazan et sur ceux des environs. C'est à peine si elles peuvent suffire à la demande sans cesse croissante de l'Allemagne, de l'Autriche, de la Turquie et de l'Angleterre. En 1902, l'exportation s'est élevée à 185 millions d'œufs représentant une valeur de 6,250,000 fr., et ayant nécessité la mise en route de 1,230 wagons.

Qui veut des ancêtres ?

Nous trouvons, dans un ancien numéro du *Petit Parisien*, les lignes suivantes, susceptibles, nous semble-t-il, d'intéresser tout le monde. Il y a à Paris — il en est ailleurs, sans doute — des « fabricants d'ancêtres » ; entendons-nous, de « tableaux d'ancêtres ».

Je suppose que vous désirez posséder les traits de ceux qui vous ont fictivement précédé dans la vie... Vous n'avez pas de photographie d'eux, naturellement, mais vous en avez une de vous-même. Ça suffit parfaitement.

Vous apportez cette épreuve au fabricant en question, qui ajoute au dos du portrait des renseignements dans le goût de ceux-ci :

« Yeux bleus, oreilles rouges, teint coloré. Blond. » Puis il vous fait choisir dans la collection... Il y a, côté des hommes, l'amiral, le chevalier-garde, le chevalier Louis XV, le bourgeois de Paris, le chef d'une corporation, le représentant du peuple ; côté des dames : la douairière, la chanoinesse, la baronne allemande, la demoiselle d'honneur, la petite fille qui est morte à douze ans d'une chute de cheval, le pauvre cher ange...

Le marchand vous envoie la photo et une toile sur laquelle on a tracé d'avance, au moyen d'un poncif, le dessin du portrait choisi. Le client a indiqué, je suppose, le chevalier Louis XV, le bourgeois de Paris ou le représentant du peuple. Eh bien, à ces modèles, pillés au Louvre ou ailleurs, on ajoute le nez de la famille, ou les yeux, ou les oreilles... ou les cheveux.

Mais étant donné le petit nombre de modèles, les portraits couraient grand risque de se ressembler, si l'on ne changeait pas ici l'un des accessoires ou la couleur du teint, ou celle du costume. Grâce à ce subterfuge, avec douze portraits-modèles, on peut contenter plusieurs milliers de personnes, sans courir le risque de faire deux fois la même chose.

Maintenant, pour donner au tableau l'aspect du vieux, le fabricant d'ancêtres s'en va chercher une espèce de pot à colle forte, d'où s'échappe une fumée légère.

Pouah ! l'horrible odeur ; ça sent le mois, l'huile rance. Eh bien, c'est avec cela que l'on imite parfaitement la poussière des siècles défunts.

Avec une spatule, l'artiste tourne dans le pot en question l'infamale mixture, puis en enduit la toile à l'endroit. Celle-ci disparaît bientôt sous cet odieux badigeon, couleur de cambouis, qu'à grands coups de brosse on étale pour qu'il pénètre à fond dans les creux des épaisseurs. Puis on essuie le surplus avec un torchon et on laisse sécher. Une heure après, craquelé, fendillé, jauni, méconnaissable, le tableau a pris l'aspect d'une toile ancienne des plus authentiques !

De quoi donc est composée cette pâte ? De siccatif de Courtrai, d'huile de lin, de suie, de terre de cassel, d'ocre rouge et de cendre verte.

Et c'est tout. Quand cet enduit est sec, il ne reste plus qu'à trouser le tableau, à le recommander, à le vernir comme une botte et à fourrer dessus le plus de poussière possible. Et le procédé est inaltérable ! garanti à l'usage ; ça peut se laver !

Quant au prix, 40 à 50 francs.

Vrai ! c'est pas cher, un ancêtre, qu'en dites-vous ?

Un idéal. — Une jeune fille de quinze ans interroge son amie du même âge et dont le père est un fonctionnaire de l'administration cantonale :

— Quel est ton idéal en fait de mari ?

— Je voudrais un commis du château qui serait en même temps conseiller d'Etat.

Le bout dangereux. — Un garçonnet à sa mère :

— Maman, j'ai peur de ce chien qui aboie.

— Ne crains rien, mon enfant, il ne te mordra pas ; vois comme il agit gentiment sa queue.

— Ce n'est pas de la queue que j'ai peur, mais de l'autre bout.

Les lâches ! — Une demoiselle mûre : « Que les hommes sont lâches ! J'ai bientôt quarante ans, et dire que pas un n'a encore eu le courage de demander ma main ! »